

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 51

Artikel: Lè truffès et lo màidzo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184451>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pas leur céder la salle du Conseil communal, les jours de pluie. Un assortiment de galons, de mouchoirs de poche, de coutil, sans oublier le savon à détacher, ferait assez bien dans ce local trop souvent désert.

Aucune résolution définitive n'a été prise par l'assemblée des négociants. Une commission a été nommée pour étudier avec soin cette question sur laquelle nous reviendrons sans doute, et qui a une incontestable importance au point de vue des intérêts et de la prospérité de notre ville. L. M.

La simplicité

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable. Ce précepte d'Horace, traduit par J. Boileau, m'a toujours paru s'adresser aussi bien aux femmes, qu'aux poètes et aux artistes; mais ne vous effrayez pas, chères lectrices, je ne songe pas à vous interdire les fausses nattes ni toutes ces petites combinaisons de toilette, qui ne trompent personne, et qui ne sont pas, par conséquent, un mensonge. Cependant, sur ce sujet délicat, je ferai mes réserves, en disant qu'il ne faut pas abuser de ce faux convenu et accepté, si on ne veut courir le risque de tomber dans le ridicule.

Le vrai absolu, en matière de toilette et d'usages, a fait place dans notre état social, au vrai relatif, c'est celui-là qu'il importe de respecter et de comprendre, si on veut être ce qu'on appelle une femme distinguée, si on tient à plaire, à attirer, à retenir.

L'art du vrai, c'est l'harmonie en toutes choses, c'est la simplicité, la grâce, le naturel enfin, en toute circonstance, dans les relations du monde, dans l'intimité de la famille, dans tous ses actes, toutes ses démarches, dans sa façon de marcher, de parler, de s'habiller.

L'art du vrai, c'est, on peut le dire, essentiellement l'art de plaire avec les dons qu'on a reçus de la nature, avec les qualités et les vertus qu'on acquiert par une bonne éducation et par une attentive surveillance sur soi-même.

Ai-je besoin d'ajouter que pour plaire il n'est pas plus nécessaire d'être belle que d'être richement habillée, ou même d'une exquise élégance. La beauté, la richesse ne sont le lot que d'un très-petit nombre de natures privilégiées; le premier de ces dons ne s'acquiert pas, et, quant au second, les femmes, subissent la plupart du temps leur fortune, et ne peuvent que bien rarement, trop rarement, hélas! travailler à la faire.

Mais il est une seconde beauté, c'est la grâce; une seconde richesse, c'est l'esprit d'ordre et d'harmonie, qui peut suppléer à bien des dons naturels, c'est le tact du bon goût. Et c'est ainsi que le ciel a permis que les déshérités de la fortune et de la beauté puissent plaire à l'aide des qualités qui s'acquiert par la volonté, la force d'âme, et, ne l'oublions pas, ô mères! avec le point de départ d'une bonne éducation. Eh bien! je prétends que la grâce

le bon goût, le charme, l'élégance, ne peuvent s'acquérir sans l'observation du précepte qui exalte le vrai comme la qualité essentielle; et quand je dis le vrai, c'est la simplicité que je prône.

Être simple et vraie, voilà le secret de l'art de plaire; c'est par la simplicité que la femme fera le mieux ressortir ses qualités, accepter ses défauts et supporter les supériorités qu'elle tiendra de la nature, de sa situation sociale ou de ses vertus. C'est avec ce talisman qu'elle se maintiendra dans l'estime et le respect du monde, en même temps que dans les affections; ce qui est fort difficile. C'est en étant simple et vraie dans sa personne, dans ses discours, que la femme se fait apprécier pour ce qu'elle est réellement et qu'elle ne s'expose pas à des reproches de coquetterie, qui sont l'équivalent d'une accusation de duplicité et de mauvaise foi.

Combien n'est-il pas de femmes qui sont restées stupéfaites devant une imputation de ce genre, dont elles avaient en réalité le droit de s'indigner, mais qu'elles avaient méritée en apparence par leur manière d'être, parce qu'elles avaient sacrifié au mauvais goût, qui enseigne l'affectation et la minauderie, comme moyen de plaire et d'être aimable!

Pour parler enfin du fâcheux effet de l'affectation au point de vue purement physique, ne suffit-il pas de rappeler ces charmants visages, enlaidis ou tout au moins changés à leur désavantage, par ces petites grimaces qu'ils croient être gracieuses et seyantes, mais qui dénaturent une physionomie; ces tailles harmonieuses déformées au mauvais goût du jour; ces chevelures surmenées par des coiffures trop chargées, sans originalité et sans vie; ces pieds déformés par des chaussures étroites; ces mains raidies par des gants trop serrés.

Je n'en finirais pas si je voulais détailler toutes les erreurs du mauvais goût, tandis que je n'ai que deux conseils à donner pour les faire éviter.

Soyez simples, soyez vraies, vous serez toujours aimables, et j'ajouterai volontiers, chères lectrices, vous serez toujours aimées.

MARIE DE SAVERNY.

(La femme chez elle et dans le monde.)

Lè truffès et lo màidzo.

Vaitsé z'ein iena que m'a étâ subliâie pê l'Agace à m'n'ami Djan-Dâvi.

L'étâi l'onellio Djan Franchoei et sa fenna, qu'é-tiont dâi bin brâvès dzeins, mâ on bocon pingres. N'atatsivon pas lâo tsins avoué dâi sâocessès, se desont lè dzeins, et l'ariont prâo bailli à medzi à lâo z'héga pê lo perte dâo bondon, dâo tant que l'énton rances.

On dzo que revegnont dè trairè onna tserrâ dè truffès, lo màidzo passâ tandi que lè dètserdzivon et lâo fe : Tè bombardâi lè ballès sottinès! amenâ m'ein vâi on part dè quarterons.

— A voutron serviço, monsu lo màidzo, lè vo minèri la senanna que vint, cein vo va-te ?

— Aloo! Et diéro lè veindè-vo ?

— Oh vouaiquie! por vo, sarà on franc *dix*.

— Eh bin va que sâi de. Compto dèssu.

La senanna d'après, Djan Franchoei ein minè 40 quarterons tsi lo màidecin, mà diabe lo pas que l'eut s'n'ardzeint. Trovâ rein què la fenna que lâi dese : M'n'homme n'est pas quie ; l'âodra vo pâyî on momeint.

Djan Franchoei atteinde, mà sein lo pas que l'ardzeint dâi truffès arrevâ. L'avâi portant prâo revu lo màidzo, ma n'ouzâvè pas lo lâi demandâ et l'étâi gaillâ eimbêtâ de cein.

On matin âotrè l'hivai que la Djâna, sa fenna vegnâi dè tatâ lè dzenelhiès, le liquâ ein passeint devant la porta dè l'étrâblio, kâ la regola que minè lo lizé du l'étrâblio dein lo crâo, étâi dzalâie, et â l'avi que le posâ lo pî dessus la gliace, sa chôqua fe onna lequaïe, que vouaiquie la pourra fenna étaissa lè quatre fai ein l'ai, et lo bré trossâ ein-trémi lo câodo et la man, que cein lâi fasâi rudo mau.

Djan Franchoei, quând ve cein, tracè tsi lo màidzo, que vegne rabistoquâ lo bré à la Djâna. Lâi mette on achetta po lo teni râi ; l'attatsa avoué n'â cordetta et cein sè garece tsau pou.

Lo màidzo qu'étâi tot lo contréro dè Djan Franchoei et â quoui la mounia bourlâvè lo bosson, medzivè tot â mesoura et fasâi'na masse dè dettès. Cè comerce poivè pas adé dourâ et on bio dzo dè-campâ sein tambou ni trompètès, et sein payi'na detta.

Quand Djan Franchoei su que lo màidzo fasâi dinsè décret, ye tracè vai sa Djâna et lâi fâ.

— Eh ma pourra fenna, quin bounheu que tè tè sèyé rontu lo bré stu l'hivai.

— Et porquîè ?

— Pace que lo màidzo fâ décret ; l'â fotu lo camp, et se ne t'avâi pas repétassi ton bré, noutrè truffès sariont bo et bin fottiès.

Quelques particularités sur la fête de Noël.

Dans le midi de la France, la fête de Noël est l'objet de manifestations toutes spéciales, qui rappellent singulièrement certains usages idolatriques. La veille de Noël, au lieu de jeûne et de mortification, on ouvre la fête par le grand souper. La table est dressée devant le foyer, où pétille, couronné de lauriers, le *cariguié*, vieux tronc d'olivier séché et conservé avec amour pendant toute l'année pour la triple solennité de Noël. Mais avant de s'asseoir à table, on procède à la bénédiction du feu. Le plus jeune enfant de la famille s'agenouille devant le feu et le supplie, sous la dictée paternelle, de bien réchauffer pendant l'hiver les pieds frileux des petits orphelins et des vieillards infirmes, de répandre sa clarté et sa chaleur dans toutes les mansardes prolétaires et de ne jamais dévorer l'éteule du pauvre laboureur, ni le navire qui berce le navigateur au sein des mers lointaines. Puis il bénit le feu en l'arrosant d'une libation de vin cuit, à laquelle le *cariguié* répond par des crépitations joyeuses.

Puis on se met à table. Après le souper, on se réunit en cercle autour du foyer et on chante des *noëls* jusqu'à minuit, heure à laquelle on se rend en masse à la première messe. La nuit du 24 au 25 est la véritable fête. Pendant toute cette nuit, les pauvres sont autorisés à mendier publiquement en chantant des cantiques. Les enfants leur jettent par la fenêtre leur aumône dans des bourses de papier qu'on

allume par un bout pour faire voir où elles tombent. Dans les campagnes où l'esprit de superstition n'est pas déraciné encore, on ne manque pas de laisser cette nuit-là sur la table, la *part des morts*, usage assez touchant en ce qu'il semble associer les morts au festin des vivants. La fête dure ainsi trois jours, avec les mêmes festins et les mêmes chants. Seulement le 25, au repas du soir, on mange la dinde de la *Noël*. Le 26, c'est le tour du *pain de St-Etienne* surmonté du laurier qui couronne son parrain martyr. Ce pain affecte la forme d'une gourde et on lui attribue une foule de vertus à la fois merveilleuses et burlesques, comme celle, par exemple, de préserver les ânes de la colique et les chiens de l'hydrophobie.

C'est aussi le soir du 26 qu'a lieu l'inauguration des crèches, ces petits théâtres où l'on représente la naissance de Jésus. C'est là que se chantent ces *noëls* où les anges parlent toujours en français et les bergers en provençal. Ces chants populaires fourmillent de saillies naïves, de lazzi spirituels et d'éclairs de philosophie, dont on reste longtemps frappé. Pour voir une représentation de crèche dans tous ses détails, il faut y aller le 6 janvier, car là il n'y a point d'anachronisme. La circoncision n'a lieu que le 1^{er} de l'an, et les magés n'apparaissent sur la scène, avec leurs manteaux de soie brodés de paillettes d'or, leurs domestiques maures et leurs chameaux de carton, que le 6 janvier. On met régulièrement les plus beaux morceaux de chant dans la bouche des rois. Du reste presque chaque année les fêtes de Noël inspirent sur la naissance de Jésus et sur son adoration par les Mages de l'Orient, de nouveaux chants populaires que les enfants répètent dans les rues.

Un de nos amis de Paris, nous envoie copie de l'annonce suivante, extraite du journal la *Gazette Populaire* de dimanche 9 décembre 1877 :

M. Paul B..., en ce moment à Paris, a l'honneur d'exposer au public qu'étant doué d'un talent de conversation fort distingué, nourri d'études solides, ce qui devient de plus en plus rare, ayant recueilli dans ses nombreux voyages une foule d'observations instructives et intéressantes, met tout son temps au service des maîtres et maîtresses de maison, ainsi que des personnes qui s'ennuieraient de ne savoir causer agréablement.

M. Paul fait la conversation en ville et chez lui. Son salon ouvert aux abonnés deux fois par jour est le rendez-vous d'une société choisie (*vingt-cinq francs par mois*). Trois heures de ses journées sont consacrées à une causerie instructive, mais aimable.

Les nouvelles, les sujets littéraires, les sujets d'art, des observations de mœurs où domine une malice sans aigreur, quelques discussions polies, toujours étrangères à la politique, font les frais des séances du soir.

Les séances de conversation en ville se règlent à raison de *dix francs* l'heure. M. Paul n'accepte que trois invitations à dîner par semaine à *vingt francs* (sans la soirée) ; l'esprit de la causerie est gradué selon les services ; les calembourgs et jeux de mots sont l'objet d'arrangements particuliers.

M. Paul se charge de fournir des causeurs convenablement vêtus pour soutenir et varier la conversation dans le cas où les personnes qui l'emploieraient, ou ne voudraient pas avoir l'embarras des répliques, observations et réponses.

Donner les demandes à l'administration des Répertoires, rue du Louvre, N° 3.

Les couleurs à la mode. — Nos lectrices seront sans doute bien aise de connaître la gamme des couleurs à la mode : la voici avec toutes ses nuances :

Côtés des bleus : bleu paon, bleu cobalt, bleu ciguë, bleu belladone, bleu de ciel indien, bleu de nuit, bleu gabier, bleu mélange, bleu pilote.

Côté des verts : vert mousse, vert bronze, vert lichen, vert grenouille, vert lézard, vert genêt, vert glacier des Alpes, vert acanthe, vert fucus, vert thym, vert myrte, vert chenille.